



## Research Foundation of SUNY

---

Révolution ou décadence? La crise du système impérialiste contemporain et celle de l'Empire romain

Author(s): Samir Amin

Source: *Review (Fernand Braudel Center)*, Vol. 4, No. 1 (Summer, 1980), pp. 155-167

Published by: [Research Foundation of SUNY](#) for and on behalf of the [Fernand Braudel Center](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40240861>

Accessed: 28/06/2014 18:44

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Research Foundation of SUNY and Fernand Braudel Center are collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Review (Fernand Braudel Center)*.

<http://www.jstor.org>

*Review*, IV, 1, Summer 1980

## **Révolution ou décadence?**

**La crise du système impérialiste  
contemporain et celle de l'Empire romain**

***Samir Amin***

Certaines similarités entre la situation contemporaine et l'époque de la fin de l'Empire romain ont paru suffisamment frappantes pour occasioner les commentaires d'historiens tentés par la philosophie de l'histoire. Mais, si certains historiens qui ne se réclament pas du matérialisme historique n'ont pas hésité à dresser des parallèles parfois téméraires entre les deux situations, par contre une certaine interprétation dogmatique du marxisme a handicapé la réflexion sur le thème dans les termes du matérialisme historique. On parle ainsi de la "décadence de Rome," même dans les manuels d'histoire soviétiques, tandis que l'on continue à parler de la "révolution socialiste" comme forme exclusive de la substitution de rapports de production nouveaux aux rapports capitalistes.

Les comparaisons à travers l'histoire comportent des dangers évidents. L'histoire ne se répète pas et la thèse d'un éternel recommencement est sans doute la plus fragile de toutes les philosophies de l'histoire. Les historiens qui ne tombent pas

© 1980 Research Foundation of SUNY

dans ce travers sont alors tentés par des comparaisons impressionnistes, guidés par une intuition parfois forte, en évitant de structurer celles-ci. On court alors le danger de parallélismes trop détaillés entre des systèmes profondément différents.

La tentative qui suit prétend se situer sur le terrain de l'analyse comparative du contenu et des formes de la crise des rapports de production—antiques et capitalistes. Les différences entre ces deux crises justifient-elles leur analyse, l'une en termes de "décadence" et l'autre en termes de "révolution"? ou bien, au contraire, des similitudes—qui sont à préciser—l'emportent et appellent à enrichir notre conception du matérialisme historique et de la transition d'un système social à un autre, plus développé?

1. L'hypothèse centrale que nous soumettons à la disposition et à la critique est qu'il existe un parallèle frappant entre les deux crises. Ce parallèle provient de ce que dans les deux cas le système entre en crise parce que la centralisation du surplus qu'il organise est excessive, c'est-à-dire en avance sur les rapports de production qui le sous-tendent. Le développement des forces productives à la périphérie du système passe alors par l'éclatement de celui-ci et la substitution d'un système décentralisé de collecte et d'utilisation du surplus.

1.1. La thèse la plus répandue au sein du matérialisme historique est celle de la succession de trois modes de production dominants—le mode esclavagiste, le mode féodal, et le mode capitaliste. Dans ce cadre, la "décadence" de Rome ne serait rien d'autre que l'expression du passage de l'esclavage au servage. Il resterait à expliquer pourquoi on ne parle pas ici de "révolution féodale", comme on parle de révolution bourgeoise et de révolution socialiste.

Nous avons rejeté cette thèse, que nous croyons occidentalocentrique au sens qu'elle généralise abusivement les caractères spécifiques de l'histoire de l'Occident, rejetant l'histoire des autres peuples dans la particularité (du "mode asiatique" notamment). En choisissant de préférer faire dériver les lois du matérialisme historique de l'expérience universelle, nous lui avons opposé la thèse d'un mode précapitaliste unique, le

mode tributaire, vers lequel tendent toutes les sociétés de classes. L'histoire de l'occident—la construction romaine antique, sa désagrégation, la constitution de l'Europe féodale, enfin la cristallisation des Etats absolutistes de l'époque mercantiliste—traduit ainsi, dans ses particularités, la même tendance fondamentale qui s'exprime ailleurs dans la construction moins discontinue des Etats tributaires achevés (dont la Chine est l'expression la plus forte). Dans notre thèse :a) le mode esclavagiste n'a pas de statut universel comme le mode tributaire et le mode capitaliste; il est particulier et apparaît en relation étroite avec l'extension de rapports marchands; b) le mode féodal est une forme primitive, inachevée, du mode tributaire.<sup>1</sup>

La construction romaine, puis sa déségrégation, apparaissent dans cette hypothèse comme une tentative trop précoce de construction tributaire. Nous entendons par là que le niveau de développement des forces productives n'exigeait pas une centralisation tributaire à l'échelle de l'Empire romain. Cette première tentative avortée allait donc être suivie d'un passage forcé par la phase de l'émiettement féodal, à partir duquel devait se reconstituer une centralisation tributaire dans le cadre des monarchies absolutistes de l'Occident. C'est alors seulement que le mode de production en Occident approchera le modèle tributaire achevé. C'est d'ailleurs seulement à partir de ce stade que le niveau de développement des forces productives en Occident atteindra celui du mode tributaire achevé de la Chine impériale; et cette coïncidence n'est pas fortuite.

Le retard de l'Occident, qui s'exprime précisément par l'avortement romain et l'émiettement féodal, a constitué en définitive son avantage historique. La thèse que nous avons développée est qu'en effet c'est la combinaison spécifique d'éléments du mode tributaire antique et des modes communitaires barbares qui caractérise le féodalisme et lui a donné sa flexibilité plus remarquable. Cette flexibilité rend compte de la rapidité avec laquelle l'Europe traverse la phase tributaire

1. Pour un développement détaillé de ces thèses, voir Amin (1979).

achevée, dépassant rapidement le niveau de développement des forces productives de l'Orient, alors qu'elle venait à peine de l'avoir rattrapé, débouchant sur le capitalisme. Cette flexibilité et cette rapidité font contraste avec la rigidité et la lenteur relatives de l'évolution dans les modes tributaires achevés de l'Orient.

1.2. Le cas romain-occidental n'est sans doute pas le seul exemple d'avortement de la construction tributaire. Dans des conditions spécifiques différentes nous croyons repérer au moins trois autres cas de ce type : le cas byzantin-arabe-ottoman,<sup>2</sup> le cas indien, le cas mongol. Chaque fois en effet les tentatives de mise en place de systèmes de centralisation tributaire paraissent avoir trop largement précédé les exigences du développement des forces productives pour s'installer durablement. Sans doute les formes de ces centralisations ont-elles été dans chaque cas des combinaisons spécifiques différentes de moyens étatiques, paraféodaux et marchands. Dans l'Etat islamique que nous avons étudié de plus près, la centralisation marchande a joué un rôle décisif, selon nous. Quant aux avortements indiens successifs, ne sont-ils pas en relation avec le contenu de l'idéologie hindouiste, que nous avons opposée au confucianisme?<sup>3</sup> Enfin, en ce qui concerne la centralisation de l'Empire de Gengis Khan, elle fut de très courte durée, comme on le sait.

Cependant, les formes spécifiques des combinaisons tributaires avortées en question n'ont pas produit les conditions d'une succession féodale véritable. Nous croyons devoir chercher dans cette direction, au moins pour le cas arabe étudié, les raisons pour lesquelles la percée capitaliste n'a pas eu lieu dans ces régions.

1.3. Le système impérialiste contemporain est, lui aussi, un système de centralisation du surplus, à l'échelle mondiale. Celle-ci opère sur la base des lois fondamentales du mode capitaliste et dans les conditions de la domination de celui-ci sur les modes précapitalistes de la périphérie soumise. Dans ce

2. Voir Amin (1977b).

3. Voir Amin (1976, ch. 4).

cadre nous avons cru nécessaire de formuler la loi de l'accumulation du capital à l'échelle mondiale comme forme d'expression de la loi de la valeur opérant à l'échelle mondiale.<sup>4</sup>

Dans ces conditions, le système impérialiste de centralisation de la valeur se caractérise par l'accélération de l'accumulation et du développement des forces productives au centre du système, tandis qu'à sa périphérie ceux-ci sont handicapés et déformés. Développement et sous-développement sont, dans ce cadre théorique, l'endroit et l'envers de la même médaille : l'accumulation à l'échelle mondiale.

On comprend alors notre thèse selon laquelle le développement ultérieur des forces productives à la périphérie passe par l'éclatement du système impérialiste de centralisation du surplus. Ainsi une phase nécessaire de décentralisation (la construction de la transition socialiste nationale) doit précéder la réunification à un niveau plus élevé de développement que constituerait la société planétaire sans classes.

2. Cette thèse centrale entraîne des conséquences importantes concernant la théorie et la stratégie de la transition socialiste.

2.1. La transition socialiste à la périphérie se confond avec la libération nationale. Celle-ci est devenue impossible sous la direction de la bourgeoisie locale; elle devient donc une étape, l'étape démocratique du processus de la révolution ininterrompue par étapes sous la direction des masses ouvrières et paysannes. Cette fusion des objectifs de libération nationale et du socialisme engendre à son tour une série de problèmes nouveaux dont il faut prendre la mesure. Car l'accent est mis tantôt sur l'un tantôt sur l'autre des deux aspects; et, de ce fait, le mouvement réel de la société comporte des alternances d'avancées et de reculs, des ambiguïtés et des aliénations, notamment nationalistes. Là encore le parallèle peut être fait avec l'attitude des "Barbares" envers l'Empire romain, qui comportait aussi ses ambiguïtés : l'imitation formelle, parfois envieuse et servile, du modèle romain contre lequel on s'insurgeait . . .

4. Je reprends dans la section 2 de cet article les thèses développées dans Amin (1974 et 1977a).

Parallèlement, le caractère parasitaire de la société centrale s'accroît. A Rome, le tribut impérial corrompt la plèbe et paralyse sa révolte (*panem et circenses*). Dans les sociétés du centre impérialiste, une fraction croissante de la population bénéficie d'emplois improductifs et de positions privilégiées concentrés ici par les effets de la division internationale inégale du travail. La perspective d'un désengagement à l'égard du système impérialiste et la formation d'une alliance anti-impérialiste capable de renverser l'alliance hégémonique et d'amorcer la transition socialiste sont, de ce fait, plus difficiles.

2.2. L'amorce de rapports de production nouveaux émerge plus aisément à la périphérie qu'au centre de système.

Dans l'Empire romain, les rapports féodaux se faisaient leur chemin en Gaule et en Germanie, alors qu'ils piétinent en Italie et en Orient. C'est Rome qui invente le colonat, qui se substitue à l'esclavage; mais la seigneurie se développe ailleurs et en Italie même les rapports féodaux ne s'épanouiront véritablement jamais.

Aujourd'hui le sentiment de révolte latente contre les rapports capitalistes est très fort au centre; mais il est impuissant. On veut "changer la vie", mais on ne parvient pas même à changer le gouvernement. Aussi les avancées se font-elles dans le domaine de la vie sociale plus que dans ceux concernant l'organisation de la production et de l'Etat. La révolution silencieuse des mœurs, l'éclatement de la famille, l'effondrement des valeurs bourgeoises, témoignent de cet aspect contradictoire du processus. A la périphérie par contre, les mœurs et les idées sont souvent considérablement moins avancées, mais on parvient néanmoins à mettre en place des Etats socialistes.

2.3. Ce type de transition pose des questions nouvelles au matérialisme historique.

La tradition du marxisme vulgaire a opéré une réduction mécaniste de la dialectique du changement social. La révolution—dont le contenu objectif est l'abolition des rapports de production anciens et l'établissement de rapports nouveaux, condition d'un développement ultérieur des forces productives—est assimilée à une loi naturelle; l'application dans le

domaine de la société de la loi naturelle du passage de la quantité à la qualité. La lutte des classes est, dans cette vision, le révélateur de cette nécessité objective. Seule l'avant-garde, le Parti, est su-dessus de la mêlée, fait et domine l'histoire, est désaliénée. Le moment politique qui définit l'instant révolutionnaire est celui par lequel cette avant-garde s'empare de l'Etat. Le léninisme lui-même ne c'est pas totalement départi de cette réduction positiviste du marxisme de la IIe Internationale.

Cette théorie qui sépare l'avant-garde de la classe n'est pas transposable aux révolutions du passé. La révolution bourgeoise elle-même n'a pas revêtu cette forme; ici la bourgeoisie a capté à son profit la lutte des paysans contre les féodaux. L'idéologie dont elle s'est nourrie, qui lui a permis de la faire, loin d'être un moyen de "manipulation", était elle-même aliénante. Dans ce sens il n'y a pas eu de "révolution bourgeoise"—terme qui est lui-même un produit de l'idéologie bourgeoise—mais seulement une lutte de classes dirigée par la bourgeoisie, a la rigueur, parfois, une révolution paysanne, captée par la bourgeoisie. On peut encore moins parler de "révolution féodale" et le passage ici s'est fait dans l'inconscience.

La révolution socialiste serait d'un autre type, supposant la conscience désaliénée, parce qu'elle viserait pour la première fois l'abolition de toute exploitation et non la substitution de formes nouvelles aux formes anciennes de l'exploitation. Encore faudrait-il savoir ici que cela n'est possible que si l'idéologie dont elle se nourrit parvient à être autre chose que la conscience des exigences du développement des forces productives. Car il n'est pas dit alors que le mode de production étatique, comme forme nouvelle de rapports d'exploitation, ne soit pas une réponse possible aux exigences de ce développement.

Encore une fois la réduction des lois sociales au modèle de celles de la nature gomme la spécificité des premières. Les hommes *font* leur histoire, bien que dans des conditions déterminées. Ni les animaux, ni les êtres inanimés ne font leur évolution; ils la subissent, passivement. Le concept de praxis est propre à la société, comme expression de la synthèse du



déterminisme et de l'intervention humaine. La relation dialectique infrastructure/superstructure est également propre à la société et n'a pas d'analogue dans la nature. Cette relation n'est pas unilatérale; la superstructure n'est pas le reflet des exigences de l'infrastructure. S'il en était ainsi la société serait toujours aliénée et on ne voit pas comment elle pourrait parvenir à se libérer de cette aliénation.

C'est pourquoi nous proposons de distinguer deux types qualitativement différents de transition d'un mode à un autre. Lorsque le passage se fait dans l'inconscience, ou par la conscience aliénée, c'est-à-dire lorsque l'idéologie qui agit les classes ne permet pas de maîtriser le processus du changement, celui-ci apparaît comme opérant d'une manière similaire à un changement "naturel", l'idéologie faisant partie ici de cette nature. A ce type de passage nous réservons l'expression de "modèle de décadence". Par contre, si l'idéologie parvient à donner la dimension totale et réelle du changement voulu, et alors seulement, on peut parler de révolution.

2.4. La transition socialiste dans laquelle notre époque est déjà engagée est-elle du type "décadent" ou "révolutionnaire"?

Il est sans doute impossible de répondre à cette question d'une manière définitive et certaine. Par certains de ses aspects la transformation du monde contemporain revêt un caractère révolutionnaire au sens défini ci-dessus. La Commune de Paris, 1917, la révolution chinoise (et particulièrement la révolution culturelle) ont été des moments d'intense conscience sociale désaliénée.

Mais ne sommes-nous pas engagés dans un autre type de transition, que Michel Beaud a qualifié de "révolution de cent ans?"<sup>5</sup> Les difficultés qui rendent le désengagement des pays impérialistes presque impossible à penser aujourd'hui, et les effets négatifs du désengagement sur les pays de la périphérie engagés dans la voie socialiste (restaurations capitalistes possibles, évolutions vers un mode étatique, régressions, aliénations nationalistes, etc.) remettent en question le vieux "modèle" bolchévique.

5. Voir Béaud et al. (1976).

Les uns en prennent leur parti et considèrent que notre époque n'est pas celle de la transition socialiste mais de l'expansion mondiale du capitalisme. Parti de ce "petit coin d'Europe" le capitalisme commencerait seulement à s'étendre vers le Sud et l'Est.

Au terme de ce transfert, la phase impérialiste apparaîtrait alors non comme le dernier stade, le "stade suprême", du capitalisme, mais comme une phase de transition vers le capitalisme universal. Tous ceux qui, s'obnubilant sur le développement du capitalisme dans le Tiers Monde perdent de vue son caractère toujours périphérique, bien que dans des formes renouvelées, se rangent logiquement dans cette catégorie. Mais même si l'on continue à penser, comme nous, que la thèse léniniste de l'impérialisme reste vraie et que, de ce fait, la libération nationale est partie de la révolution socialiste et non bourgeoise, ne demeurerait-il pas que des exceptions, c'est-à-dire l'apparition de nouveaux centres capitalistes, sont peut-être possibles? L'exemple de la Corée du Sud, bruyamment avancé dans ce sens, est encore unique et incertain et, en tout état de cause, ne saurait être généralisé sans créer à l'ensemble du système actual des difficultés dont on ne voit pas comment celui-ci s'en sortirait.

Concernant les pays de l'Est, la thèse en question met l'accent sur les restaurations (ou les évolutions vers le mode étatique) pour qualifier de processus objectifs d'expansion capitaliste, ce qui n'aurait été que des pseudo-révolutions socialistes. Le marxisme, sans doute défiguré, apparaîtrait ici comme une idéologie aliénante masquant le caractère vrai de ces développements.

Pour ceux qui se rangent à cet avis il faudra donc attendre qu'on ait atteint un niveau de développement des forces productives généralisant à l'ensemble du monde celui entrevu dans les centres actuels pour que la question de l'abolition des classes soit vraiment à l'ordre du jour. Pour les Européens il faudrait donc laisser se faire l'Europe, de manière à voir la superstructure étatique ajustée aux forces productives. Puis ensuite il faudra sans doute attendre de voir l'Etat planétaire constitué, correspondant au niveau des forces productives

homogénéisé au plan mondial, pour voir les conditions objectives de son dépassement enfin réunies.

D'autres, et nous sommes de ceux-là, voient les choses différemment. La révolution ininterrompue par étapes est toujours à l'ordre du jour pour la périphérie; les restaurations ne sont pas fatales au cours de la transition socialiste; les ruptures du front impérialiste ne sont pas à exclure dans les maillons faibles du centre.

Il reste que dans un processus complexe de ce genre, formes de "décadence" et formes "révolutionnaires" se combinent et s'opposent sans cesse. Par exemple, la prééminence de la conscience sociale (et les luttes menées au sein de la société civile) sur la conscience politique en Occident, est une forme de la première famille. Les explosions populistes anti-impérialistes (comme en Iran) appartiennent aussi à cette famille de remises en question de fait du système dans l'aliénation idéologique—et même par son moyen! Les régressions, "dogmatiques" et "nationalistes" en Asie orientale également. Mais simultanément il y a des situations de processus révolutionnaires d'évidence; encore une fois comme celle marquée par la révolution culturelle. Dans les secteurs les plus avancés des luttes ouvrières de l'Occident, on trouve également des manifestations de ce type, comme avec l'*operaismo* italien, même si ces luttes sont actuellement dans l'impasse, précisément du fait impérialiste.

3. Il existe bien entendu d'autres thèses appelant l'attention sur certaines analogies entre notre époque et celle de la décadence romaine.

La thèse de Johan Galtung se place volontairement, selon les termes mêmes de l'auteur, sur un terrain anti-marxiste. Galtung considère en effet que l'histoire romaine comme les faits concernant notre époque démontrent que ce n'est ni le prolétariat interne ni le prolétariat externe qui portent les coups décisifs à une formation dépassée pour mettre en place une formation sociale nouvelle. Une formation seruit dépassée lorsque les enfants de l'élite, désillusionnés, prendraient l'initiative de vivre autrement. Ainsi la féodalité serait née de l'émigration des patriciens hors des villes et de la création de la villa romana; tout comme aujourd'hui un nouveau mode de vie se crée sous nos yeux dans les communautés de jeunes occiden-

taux rompant avec l'intégration dans les formes organisées du travail et de la famille nucléaire.

Nous ne sommes pas convaincus par cette démonstration. La révolte des élites est sans doute signe de crise; elle n'en est pas la cause, qui résulte bel et bien de la lutte des classes ("internes" et "externes", c'est-à-dire internes ou externes au centre, non au système dans son ensemble). L'épicentre de ces luttes peut se déplacer, selon les conditions, du centre à la périphérie du système. D'autre part il n'est nullement dit, a priori, que ces luttes ne puissent pas faire le jeu d'une nouvelle classe, qui émerge précisément du fait de leur développement. La révolte des élites demeure toujours limitée et ambiguë. N'est-il pas caractéristique que les communautés contemporaines, si elles parviennent à modifier certains aspects du mode de vie (et en cela elles ont leur importance), sont contraintes de s'insérer dans le mode de production qui domine leur environnement?

## REFERENCES

- Samir Amin, *Le développement inégal* (Paris: Minuit, 1974).  
Samir Amin, *L'impérialisme et le développement inégal* (Paris: Minuit, 1976).  
Samir Amin, *La loi de la valeur et le matérialisme historique* (Paris: Minuit, 1977a).  
Samir Amin, *La nation arabe: nationalisme et luttes de classes* (Paris: Minuit, 1977b).  
Samir Amin, *Classes et nations dans l'histoire et la crise contemporaine* (Paris: Minuit, 1979).  
Michel Béaud, Bertrand Bellon & Patrick François, *Lire le capitalisme: sur le capitalisme mondial et sa crise* (Paris: Ed. Anthropos, 1976).

### (English Summary)

#### **"Revolution or Decadence? The Crisis of the Contemporary Imperialist System and that of the Roman Empire"**

1. There is said to exist a striking parallelism between the two crises, in that in both cases the system faces a crisis because the centralization of surplus in the system is excessive, that is, exceeds the underlying relations of production. The development of the productive forces at the periphery of the system

leads to a breakdown of the system and a decentralization of the collection of surplus.

The slave mode of production in Antiquity is only one variant of the tributary mode of production, and a precocious variant which led to feudal splintering. This turned out to be to the historic advantage of the West, since eventually it permitted the capitalist breakthrough. The contemporary imperialist system centralizes surplus on the basis of the fundamental laws of the capitalist mode. The eventual development of productive forces at the periphery will lead to a breakdown of the imperialist system of centralizing surplus, leading to a phase of decentralization (national socialist construction) before the construction of a planetary classless society.

2. This has important implications for the theory and the strategy of socialist transition. Socialist transition at the periphery overlaps with national liberation, which can only be done under the direction of worker and peasant masses. This fusion of the objectives of national liberation and socialism creates problems, since emphases keep shifting, and hence the real movement is ambiguous and not unilinear. The beginning of new relations of production is easier in the periphery. The latent revolt in the center is strong but impotent.

Revolution is not a mechanistic natural law. Even Leninism did not depart totally from this positivistic reductionism of the Second International. The theory of a separate avant-garde cannot be applied to earlier revolutions, such as the bourgeois revolutions. Indeed there were no bourgeois revolutions (this is just bourgeois ideology) but only a class struggle led by the bourgeoisie. All the less can we speak of a feudal revolution. But the socialist revolution is a self-conscious process, which makes it qualitatively different from previous changes (for which we can employ the term "decadence").

We disagree with those who see capitalism in a new phase of world expansion, despite countries like South Korea and despite the defigured, alienating Marxism of Eastern Europe. We see the uninterrupted revolution by stages as still the order of the day for the periphery. In this situation, forms of "decadence" and of "revolution" both come together and struggle against each other.

3. Galtung's theses are avowedly anti-Marxist. He sees the contemporary world as repeating the decline of Rome. We are not convinced. The revolt of elites is a sign of crisis, but not its cause. The cause is rather in the class struggle, whose epicenter has moved from center to periphery. Of course it is not impossible that these struggles will pave the way for a new class.

### **Notes on Authors**

**Samir Amin:** Director, African Institute for Economic Development and Planning, Dakar; author, *Unequal Development*.

**Janós M. Bak:** teaches medieval history at University of British Columbia; editor, *The German Peasant War of 1525*.

**Johan Galtung:** Professor, Institut universitaire d'études et du développement, Geneva; Director, Trends in Western Civilisation Project, University of Oslo; Director, Goals, Processes and Indicators of Development Project, United Nations University.

**Tore Heiestad:** member, Chair in Conflict and Peace Research, University of Oslo.

**Henri Lefebvre:** French philosopher; author, *La Pensée de Karl Marx* and *Sociologie de Marx*.

**Cedric Robinson:** Director, Center for Black Studies, University of California, Santa Barbara; author, *The Terms of Order: Political Science and the Myth of Leadership*.

**Erik Rudeng:** member, Chair in Conflict and Peace Research, University of Oslo.

**George Shepperson:** Professor of Commonwealth and American History, University of Edinburgh; coauthor, *Independent African*.

**Claudia von Werlhof:** member of Programme in Development Studies, University of Bielefeld (Federal Republic of Germany).